



CATHERINE
CLÉMENT

Autoportrait de
Calcutta



Seuil

AUTO PORTRAIT
DE CALCUTTA

CATHERINE CLÉMENT

**AUTOportrait
DE CALCUTTA**

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-142286-3

© Éditions du Seuil, mai 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Serge Sobczynski,
à cause de l'oiseau bleu*

Nouveau nom ? Kolkata
Nom d'origine ? Calcutta
Civilité ? Incertaine
Nationalité ? Double. Anglaise, indienne
Date de naissance ? 1690

Vous voyez, j'ai l'air décatie au premier regard, je m'effrite, je m'étouffe, personne au monde n'a l'air plus vieille que moi. Mais trois cent cinquante ans, ce n'est pas considérable pour une mégapole !

Toutes les autres mégapoles de mon pays sont bien plus âgées que moi, ne parlons pas de Mumbai, qui remonte à l'âge de pierre, ni des sept villes de Delhi, qui sont médiévales, il n'y a guère que Chennaï pour me concurrencer : née en 1639 et encore, ce n'est pas certain, peut-être est-elle vieille de trois mille ans de plus, car son nom colonial, Madras, serait dû à la présence d'un apôtre du Christ.

Et moi, moi seule en Inde avec mes trois petits siècles, j'ai ce chiffre : densité de population, 24 306 habitants au kilomètre carré. J'en suis très fière ; c'est l'une des plus

AUTO PORTRAIT DE CALCUTTA

fortes du monde. Voilà qui fait de moi une ville jamais déserte. Une ville remplie d'humains à ras bord, glissant le long de mes rues comme l'envol groupé des perroquets à la tombée du jour. Ou comme les étourneaux dessinant dans l'espace de grandes volutes énigmatiques pour se protéger des oiseaux de proie. J'ai des milans pour ça, je les laisse faire. Mais depuis peu, hélas, j'ai perdu mes très chers vautours. Toute l'Inde les a perdus. Comment, bon débarras ? Mais pas du tout, enfin !

J'étais couronnée de deux vastes cercles noirs, celui des vautours, en altitude, large et lent, et celui des milans, vif et gourmand – ils n'ont pas leurs pareils pour chiper des beignets au plus près de la bouche des mangeurs. Les milans ont bien résisté. Mais ceux qu'on appelle si laidement « charognards », d'une bouche humaine dégoûtée, ont toujours été les éboueurs des villes. Vous n'aimez pas leur cou décharné et leurs plumes caca d'oie ? Alors levez les yeux au ciel – ailleurs qu'en Inde – et voyez planer ces ailes immenses qui s'achèvent en cinq doigts régulateurs du vol, il n'y a rien de plus étonnant au monde que ces oiseaux de malheur qui planent comme des anges.

Moi, sans les vautours, je respire mal. Si j'ai bien compris le cours du monde, il respire mal, lui aussi. La population des « charognards » a baissé de 99 % entre 1993 et 2002. Trois espèces de vautours ont disparu dans mon pays à cause d'un médicament qu'on donne au bétail, et qui

AUTO PORTRAIT DE CALCUTTA

bloque les reins de ces oiseaux. Savez-vous que les vautours empêchaient la transmission des virus ?

Les carcasses dont ils se nourrissaient les ont empoisonnés sans retour, et à la place des vautours sont apparues des bêtes porteuses de la rage. Voilà comment l'irréflexion médicale a produit un cycle mortel au lieu d'un cycle de vie ! Si les Parsis de l'Inde confiaient leurs cadavres aux vautours sur les toits des tours du Silence, c'est parce que ces oiseaux savaient décarcasser très proprement.

Je pleure mes vautours comme ma première jeunesse, lorsqu'on construisait le fort William britannique sous un ciel limpide traversé par leur grand tournoiement.



Mes enfances

Je me souviens des masures couvertes de chaume, un lieu-dit appelé Kalikata, situé à côté de vrais villages, Gobindapur et Sutanuti, où s'était installé Job Charnock, le fondateur de Calcutta.

Kalikata veut dire « Terre sacrée de Kâli » et c'est ainsi que la cruelle déesse s'installa en ce qui allait devenir moi. D'abord, ce fut un fort militaire, petit, avec des canons. Détruit, reconstruit, agrandi, il a toujours servi une armée : celle de la Compagnie britannique des Indes orientales, dite par dérision la « Company » dans toute l'Europe, puis celle de l'armée britannique régnant sur l'Empire des Indes, et enfin, l'armée indienne. Ce n'est pas attirant, c'est militaire, planté de colonnades dans tous les coins, et flanqué d'une petite église protestante.

Mais, de l'autre côté, il y avait ma jungle. Et dans les arbres, mes singes, mes panthères et mes tigres du Bengale. Job Charnock a débarrassé ma jungle de ses bêtes sauvages, sauf les cobras, qui se la coulent douce dans les herbes. Sous le nom de Maïdan, ce vaste espace, de trois kilomètres de long sur un kilomètre et demi en largeur,

est devenu un terrain d'exercice militaire, de cricket, de polo, de promenade à cheval, de sortie des calèches, de pique-niques et autres activités des Anglais si bien mis.

Dès 1799, quand la Company devint prospère et conquérante, s'éleva au nord le palais du gouvernement, colonnes grecques et toit en coupole très inspiré de la ville de Rome, rien d'hindoustani, rien de bengali, strictement rien d'autre que l'esprit gréco-latin des Anglais de l'époque. Inauguré au début du dix-neuvième siècle, ce palais a vu passer de nombreux gouverneurs, puis, après la grande épopée des Cipayes, quand la Company devint empire des Indes, il vit arriver le premier des vice-rois. Aujourd'hui, c'est le gouverneur du Bengale qui l'habite, un haut fonctionnaire nommé par le gouvernement central de l'Inde. À l'intérieur, ce n'est pas gai. Beaucoup de fauteuils contre les murs, une allure dépassée, une tristesse coloniale qui traîne... Non, ce n'est pas gai.

Autour de ce noyau d'armes et de verte prairie, une route descendait vers le sud en s'écartant du fleuve. Sur cette voie défilèrent à partir de 1802 les pèlerins qui allaient honorer la déesse Kâli, dans ce très petit temple, le cœur battant de mes quartiers sud. Il l'est toujours, doublé comme un vêtement velours doublé soie des installations de sainte Teresa de Calcutta – je tiens à la déesse tout autant qu'à la sainte. Cette longue rue conduisait aussi au cimetière de South Park Street, à la brève époque de son activité, toujours nocturne, toujours éclairée à la torche.

AUTO PORTRAIT DE CALCUTTA

À l'est, dans un jardin, trône le mémorial de la reine Victoria, aussi grand qu'elle était petite. Pour une femme minuscule, ce monument bizarre – je l'ai trouvé bizarre dès le début de sa construction, en 1902 – se veut très anglais, extrêmement blanc, mais avec des clochetons de style musulman pour rappeler deux empires, celui des Moghols et celui de la reine. Sa lourde statue y boude avec constance. Moi, je ne l'ai jamais vue en vrai, cette reine-là. Non loin de là se trouve sa cathédrale, la cathédrale Saint-Paul.

J'oublie mon principal acteur, le fleuve Hoogly, que je préfère écrire sous sa figure d'origine, l'Ugli. C'est un des bras de madame le Gange, qui chez nous est la déesse des rivières et de l'eau vive où l'on viendra immerger les pieds des morts avant de les brûler. Oui, je suis traversée par une partie du Gange, ce qui vous pose une ville, tout de même. Mon fleuve ? Un fils de la Ganga. Il est large, puissant, encombré, couleur orange même en plein jour, couvert de barges et de bateaux. Il est beau. Il a vu des batailles et il a vu l'aurore de l'Inde. Il est ma colonne liquide, mon souple dos.

Si on le remonte vers le nord, on aperçoit l'immense pont de ferraille connu sous le nom de Howrah, alors qu'en réalité, comme à peu près tout chez moi, on l'a nommé Rabindra Setu en l'honneur de mon fils chéri, Rabindranath Tagore. Howrah est en revanche le nom d'une ville située à l'origine de l'autre côté du Hoogly, aujourd'hui l'un de mes quartiers, car j'ai dévoré les deux rives de mon fleuve.

Ce pont, quelle histoire ! On l'a commencé en 1937. C'était un pont cantilever, autrement dit avec des poutres en porte-à-faux. Il fallut d'abord enfoncer les plus gigantesques caissons jamais coulés dans le monde, par quarante conducteurs de grue se relayant nuit et jour. Un matin, ils s'enfoncèrent de deux pieds dans la vase, on crut à un tremblement de terre, tant le choc fut violent. Il fallut se remettre au travail et aussi reconstruire un temple détruit par la secousse. Inauguré en 1943, il a résisté au passage des armées britanniques qui débarquaient de la grande gare de Howrah. Il est capable de se dilater d'un mètre quand il fait chaud et, ô merveille, il accueille quatre-vingt-huit mille voitures, un million de piétons et des milliers de zébus. Par jour, naturellement.

De loin, on dirait un col de dentelles éclatant de pierreries dans la nuit fauve, toujours orange. Et aussi, je me souviens, quand on dégagea dans la vase les débris engloutis, juste avant les travaux, on trouva des grappins, des pièces de monnaie, des boulets de canons, des plats en cuivre... fantômes d'une marine à voiles en voie de disparition.

Sous le pont règnent une vie intense et d'abord un marché aux fleurs. Je raffole des tubéreuses au parfum si violent qu'il donne mal à la tête, il m'enivre. Je ne serais pas la même sans la cohue de mes fleurs détachées en millions de colliers enfilés tous les jours, roses rouges de Bombay, soucis jaunes, boutons de jasmin. Il m'arrive de puer, mais à l'aube, quand arrivent les charretées de fleurs fraîches, c'est comme si je prenais un bain.

AUTO PORTRAIT DE CALCUTTA

Le bouton de jasmin, la fleur de l'œillet d'Inde disposent de pédoncules que l'on peut traverser facilement avec une aiguille. Tous les matins, je vois mes fleurs, enfilées avec un fil très souple, qui deviennent colliers tout préparés, on dirait des serpents de fleurs qu'une main légère ferait s'enrouler autour des cous humains. Ou alors on coupe le fil de fleurs, on le replie en quatre et on le glisse dans le creux de la natte, pour les filles. Rien ne révèle plus le goût de l'éphémère que les fils de fleurs de jasmin, dont le parfum survit quelques heures au milieu des cheveux.

Au marché aux fleurs, j'ai vu arriver sur un de mes murs Shitala, une déesse des pauvres. Cette divinité mineure – je n'ai pas dit minable – offre aux parias et aux basses castes, ceux qu'on nomme globalement les Dalits, la possibilité de célébrer le culte. Nouveauté religieuse ! Parce que la plupart du temps le rôle de prêtre est strictement réservé aux brahmanes. Cette fois, non. Et les pauvres reçoivent également, lorsqu'ils célèbrent Shitala, la rémunération qui accompagne le culte.

Déesse émancipatrice et redoutable, Shitala a d'abord été la divinité de la variole, très ancienne maladie mortelle causée par un poxvirus. Bon ! Sauf que la variole a été éradiquée à travers le monde depuis 1980. On n'a plus besoin de la soigner puisqu'elle n'existe plus. Parfois, j'admire les humains.

Shitala a donc changé de maladie : plus mention de variole, mais à la place la lèpre, la rougeole, le sida, plus la

stérilité, la tuberculose et la malaria. La « Mère des fièvres » est crainte – il y a de quoi –, respectée, mais aussi chérie par celles qu'en Occident on appelle « techniciennes de surface », travailleuses de nettoyage de mes rues, vêtues d'un sari blanc bordé bleu, celles-là mêmes qui ont fait des ennuis à sainte Mère Teresa à cause du nombre de rayures bleues de l'uniforme. Viennent à la divinité des Malmenés des chrétiens, des bouddhistes, c'est-à-dire, pour faire vite, les méprisés de l'hindouisme pur. C'est pour cela qu'elle chevauche un âne.

Pas un tigre, pas un lion, non, un âne. Les chrétiens peuvent y voir Jésus entrant dans Jérusalem, certes, mais Jésus le disait lui-même, l'âne n'est pas un « véhicule » très distingué, et c'est pour cette raison que Jésus l'avait pris. Sachant que chaque divinité maîtrise la force puissante de son animal totem, on s'étonnera moins de l'indignité de l'âne si on le compare à la minuscule souris sur laquelle s'assied le dieu Ganesh, ce Mushika qui se faufile partout, jusque dans les replis de leurs cerveaux, pour fournir de l'aide aux humains.

La « Mère des fièvres » a quelques attributs : un balai de tiges de millet (serré sur la poitrine), un pot de légumineuses, chaque graine représentant un virus (j'imagine qu'y pousse déjà la Covid 19), et un pot d'eau froide pour symboliser la guérison.

Exceptionnellement, quand elle guérit la varicelle, la « Reine des pustules » porte sur son âne le balai, un van et le pot de pustules, lesquelles s'envolent dans les airs,

AUTO PORTRAIT DE CALCUTTA

une à une, par la force de Shitala. Mais alors, pour les pustules, elle change de visage et elle devient hideuse : la « Reine des maladies » a deux crocs aux coins de la bouche comme un sanglier, le croissant de lune de Shiva et son troisième œil sur le haut du front, sa peau est bleue (le bleu du poison absorbé par Shiva, une fois qu'il sauvait le monde comme d'habitude) : elle fait très peur. Et parce qu'elle fait peur, « Shitala des virus » attire des malheureux de toutes les religions, de toutes les basses castes, et tous les parias.

Ce doit être la signification profonde des colliers de bouton de jasmin. Parfumé quelques heures, le temps d'aimer un peu.



Le jour le plus triste

Ce que j'ai vu de plus triste ? Ici, à Calcutta ?

Non, ce n'est pas le sang versé, j'ai l'habitude, je vois dans les ruelles du quartier de Kâlighât jaillir celui des chevrettes qu'on décapite chaque matin en l'honneur de la Noire, ma déesse. Non, ce que j'ai vu de plus triste, c'est un petit homme assis jambes croisées, et qui filait au rouet, l'œil morose et la moustache tombante.

C'était le 15 août 1947. Il était déjà vieux – on atteignait rarement soixante-dix-sept ans à cette époque –, mais ses muscles étaient fermes, on n'en finissait pas de célébrer ses qualités de marcheur, et pourtant ce jour-là le vieux marcheur était triste comme le regard qu'on pose sur un enfant qui meurt. Les gens venaient le voir, le saluaient comme on fait chez nous devant les très grandes personnes inspirées des dieux, en s'aplatissant sur le sol de toute une longueur d'homme jusqu'à poser les doigts sur le bout de ses orteils. Il ne répondait presque jamais. Parfois, il quittait son rouet et griffonnait des messages sur de minuscules bouts de papier avec un tout petit crayon, qu'il usait jusqu'au bout.

Pourquoi cette tristesse ? Parce que ce jour-là naquit l'Inde. Les festivités avaient lieu partout dans le pays, mais les cérémonies officielles se déroulaient au Parlement de New Delhi, à minuit, et c'est en cet endroit précis à cette heure-là que le vieux monsieur était attendu, lui qu'on appelait déjà « le père de la Nation ». Contre toute attente, il a préféré venir chez moi. Je n'étais plus l'ancienne capitale des Indes britanniques, mais juste une ville indienne située au Bengale, à l'est. On y fêta l'indépendance comme partout ailleurs, et sur *All India Radio*, on y entendit à minuit pile le très solennel discours du Premier ministre, M. Nehru. Mais lui n'a rien voulu entendre, rien voulu fêter.

Il s'était suffisamment expliqué dans la presse, il avait suffisamment publié d'ouvrages politiques sur l'éducation à la non-violence. Si on l'avait lu, on ne pouvait ignorer la raison de sa tristesse.

15 août 1947 : disparition des Indes britanniques, naissance de l'Inde libre. Mais le 14 août 1947, à l'ouest du côté de l'Afghanistan et à l'est du Bengale, les Britanniques avaient bel et bien amené leur drapeau et un autre pays doté d'un autre drapeau était né, le Pakistan, le « Pays des purs », pour les musulmans, en deux morceaux. Les Indes étaient découpées en deux pays, et le Pakistan divisé en deux. Tranchées comme un rosbif à la menthe.

Non, non, je n'exagère pas. Le Pakistan tout neuf occupait un grand morceau à l'ouest, Pakistan occidental, capitale Karachi, et un petit morceau à l'est, Pakistan oriental, avec Dacca, aujourd'hui Dhaka. Ce n'était pas

la première fois qu'on découpait le Bengale en tranches puisque, déjà en 1905, un vice-roi britannique avait commis cette monstruosité. Partition de 1905, partition de 1947, et du sang, encore le sang.

Deux pays au lieu d'un. La meilleure chance de guerre entre musulmans et hindous. Le vieux monsieur avait prophétisé que, si on coupait Notre Mère l'Inde en deux, le sang coulerait en fleuves et rivières. Il ne s'était pas trompé. Pendant que le soleil se levait sur mes toits cerclés de nuages de mousson, là-bas, venu du pays des Sikhs, le Penjab, un train roulait vers la capitale de l'Inde libre. Bourré de cadavres égorgés, le train portait une pancarte sur laquelle était écrite cette phrase en gros caractères : CADEAU DES SIKHS À NEHRU.

Jawaharlal Nehru était depuis l'heure de minuit le premier « *Prime Minister* » de l'Inde. Comme elle, le Penjab avait été tranché en deux : une partie au Pakistan, une partie en Inde. Dessinée par un fonctionnaire britannique, la frontière passait – et passe encore – à l'intérieur des maisons. Oh ! Ça n'a pas traîné. Le soir même, comme l'avait prédit le vieux monsieur non violent de soixante-dix-sept ans, des millions d'hindous prirent le chemin de l'Inde et des millions de musulmans celui du Pakistan. Ils se croisèrent, ils s'entre-tuèrent. Le sang coula en rivière et devint fleuve. Comme il l'avait anticipé, la tristesse envahit le cœur du vieux monsieur.

Comment il s'habillait ? Juste un pagne blanc, des sandales et un châle s'il faisait frais. C'était notre Bapu,

notre grand-père tout nu qui n'avait presque plus de dents. Son vrai nom ? Le Mahatma. Ah bon ? Ce n'est pas son vrai nom, vous croyez ? En tout cas, c'est le nom que lui a donné le plus grand de mes fils, l'artiste au prix Nobel, Rabindranath Tagore le Bien-Aimé. Alors le vrai nom de Bapu, je ne sais plus... Karamchand ? Non. Mohandas peut-être ? Ah, je me souviens. Gandhi, voilà le nom, Mohandas Karamchand Gandhi.

Si souvent il est venu chez moi calmer la fureur des hindous contre les musulmans, si souvent ! Il y était presque toujours arrivé. Il avait une recette très simple. Il annonçait à cor et à cris qu'il allait cesser de s'alimenter jusqu'à la réconciliation des fidèles des deux religions. Ensuite il s'allongeait sur un lit de cordes posé de préférence dans un endroit surélevé pour être visible aux yeux de tous. Puis, toutes les heures, la radio des colons britanniques annonçait son taux d'urée qui, avec la durée du jeûne, augmentait jusqu'à mettre en danger sa vie. Quand le taux d'urée devenait dangereux et que Bapu allait tomber dans le coma, les excités venaient déposer leurs armes à ses pieds en pleurant. Au bout de douze jours, il aurait quitté son corps, c'était sûr.

Il n'est pas mort comme ça. Il a été assassiné à Delhi. Pas chez moi. Tant mieux. Je me serais levée comme une vague de colère, j'aurais tout englouti de ce sacré pays, le Parlement, la Cour suprême, les ministres, et même le mémorial de la reine Victoria, ce pâté de marbre planté au beau milieu de moi.

Le Féminin et le Sacré

(avec Julia Kristeva)

Stock, 1998

et « Espaces libres », n° 254, 2015

Éprouver mais n'en rien savoir

(entretiens avec Edmond Blatthen)

Alice, 2000

La Mère des masques

Un Dogon raconte

*(de Sékou Ogobara Dolo, propos recueillis par Catherine Clément
et Dominique-Antoine Grisoni, aquarelles de Catherine Clément)*

Seuil, 2002

Le Divan et le Grigri

(avec Tobie Nathan)

Odile Jacob, 2002

et « Poches Odile Jacob », 2005

L'Inde des Indiens

(avec André Levin)

Liana Levi, « L'Autre Guide », 2006